



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Giuseppe TOMASI DI LAMPEDUSA

(Italie)

(1896-1957)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "Le guépard").**

Bonne lecture !

Né à Palerme le 13 décembre 1896, cet homme à la stature colossale (il se rebaptisa de lui-même «*le Monstre*»), à la prestance aristocratique, au caractère contemplatif, duc de Palma, prince de Lampedusa en Sicile, issu donc d'une famille de vieille noblesse, ne se manifesta, dans sa jeunesse, par aucune activité spécifiquement littéraire : officier d'artillerie pendant la guerre de 1914-1918 et prisonnier en Hongrie, il demeura dans l'armée après la fin des hostilités, mais en démissionna en 1925 et mena par la suite la vie oisive des riches.

Il partit visiter l'Europe et donna ses impressions dans des lettres publiées sous le titre :

“*Voyage en Europe*”

Récit de voyage

Le géant ombrageux et farouche qu'était Tomasi di Lampedusa (qui concluait ses lettres par «*Le Monstre alpin vous salue*») fut mélancolique car il ne se sentait à sa place nulle part, surtout pas dans cette Europe du Nord. Il se plaignait : «*Pauvre Monstre, éloigné, seul, errant*». Pourtant, il fréquenta la meilleure société, mais feignit d'ignorer les règles du poker pour éviter la ruine. Rien n'échappa à son regard perçant : ni la beauté des paysages ni le ridicule des gens du monde. À Londres, il fut surpris par la canicule : «*Naturellement un bon nombre d'excellents Anglais meurent, de chaleur ou de surprise, on ne sait.*» Il se gorgea de nouveaux films, et nargua au passage ses compatriotes restés sur leur île, qui devraient attendre des années que parvienne jusqu'à eux le dernier chef-d'oeuvre de King Vidor ou l'écho de la renommée de Norma Shearer. Une rani l'affola assez pour qu'il la décrète «*parfaite, justement parce qu'on dirait une belle Italienne*». C'est que «*le Monstre*» n'était pas un pur esprit : «*Le Monstre, comme il l'a déjà fait remarquer, renferme en lui, en plus d'un ange, un cochon ; ce dont il est fier. Et en tant que cochon, il apprécie et exulte dans les joies charnelles.*» Un cochon, peut-être ; un félin, sûrement : «*Nous sommes les pâles ombres des vrais seigneurs*», écrivit-il pour conclure une missive. À ses correspondants, Lucio et Casimiro Piccolo, ses cousins et confidents restés tranquillement sous le chaud soleil de Sicile, il se plaignait car ils tardaient souvent à lui répondre, alors que, disait-il en parlant de lui-même à la troisième personne, il «*a écrit un nombre de lettres tel que, réunies et publiées, elles formeraient un considérable volume in-octavo. Il y a été spirituel, descriptif, profond et sage ; et il a fait scintiller en elles toutes les facettes d'une intelligence qui n'a pas beaucoup d'égaux dans l'Europe d'aujourd'hui. Cela sans parvenir à tirer de vos plumes asséchées la moindre goutte d'encre*». On croirait de l'arrogance, ce n'était que de la lucidité.

Commentaire

À trente et un ans, Tomasi di Lampedusa était déjà un grand écrivain qui avait en particulier le sens du portrait.

Tomasi di Lampedusa rédigea de temps à autre quelques récits ou souvenirs d'enfance, ainsi que des textes à propos de lectures françaises qui furent publiés posthumes :

“*Racconti*”

(1961)

“*Le professeur et la sirène*”

Recueil de quatre nouvelles

“*Lighea*”

Nouvelle

Lighea est une envoûtante sirène décrite ainsi : «*Des cheveux en désordre couleur du soleil l'eau de la mer coulait sur les yeux verts très ouverts.*»

Tomasi di Lampedusa se révéla, dans quelques passages de ses lettres, sympathisant fasciste et antisémite. En juillet 1925, il annonça, féroce et fanfaron : «*La politique m'excite énormément. Il y a quelques jours, déjà, la raclée d'Amendola m'avait rempli d'une délicate volupté.*» Or, moins d'un an plus tard, le député Giovanni Amendola mourut des suites de la «*raclée*» administrée par des fascistes. En août 1930, il eut ce coup d'oeil proprement terrifiant sur le «*petit peuple juif*» aperçu sur un quai de gare à Kauno, en Lituanie : «*C'était un spectacle du plus haut grotesque [...] la transpiration qui coulait de sous leurs boucles pommadées, la puanteur caprine, les cris orientaux suraigus [ils] expliquèrent au Monstre beaucoup de choses, et entre autres les massacres réguliers exécutés, à Kauno justement, par ces personnes d'une extrême sagesse que sont les Russes.*»

Mais, au cours de la décennie suivante, il aurait évolué vers un antifascisme déclaré.

En 1955, à près de soixante ans, il commença son premier et seul roman :

“Il gattopardo”
(posthume, 1958)
“Le guépard”

Roman de 235 pages

En Sicile, dans les années 1860, c'est-à-dire à l'époque du Risorgimento où se fit l'unité italienne, le prince don Fabrice Salina est un de ces grands propriétaires terriens qui confient leurs domaines à la bourgeoisie montante. Mais, lorsque le révolutionnaire Garibaldi débarque sur l'île, le prince, qui est pris dans la tourmente mais est conscient que le vieux monde féodal dont il fait partie est condamné, se retire dans la montagne, acceptant que, pour rester du côté des puissants, son neveu, Tancredi, jeune homme sans fortune et sans préjugés pour lequel il a un amour puissant, épouse la belle Angélique, la fille d'un nouveau riche, Calogero Sedara, sa dot devant ranimer une noblesse essoufflée. Le prince, interprétant l'élan garibaldien comme une révolution manquée, refuse le siège de sénateur que lui offre le nouveau régime et propose qu'on nomme Sedara à sa place. Tancredi s'adapte au monde nouveau dont le prince, avant de mourir en 1883, a vu, dans une vision apocalyptique du futur, ce que deviendra la Sicile dans l'Italie nouvelle : une région lymphatique, en retard par rapport au reste du pays et en proie aux excès de tous ceux qui sauront profiter de la situation. « *Puis tout s'apaisa dans un petit tas de poussière livide* », dit la dernière phrase, sublime.

Commentaire

Peinture d'une grande beauté formelle d'une «*génération malchanceuse, en équilibre instable entre les temps anciens et modernes*», le roman retrace, vues du côté de l'aristocratie sicilienne, la fin du royaume des Deux-Siciles en 1859, la fin mélancolique d'une époque, et, au cours des décennies suivantes, la montée d'une classe nouvelle, la bourgeoisie. Il illustre le scepticisme fataliste d'aristocrates anachroniques qui, sous le soleil de la Sicile, vivent «*dans une immobilité servile, bercée de rêves violents*», surtout, le prince Salina, qui montre le front embruni de lucidité amère, le regard éprouvé par la fin d'un monde.

Pour le prince, l'auteur s'est inspiré de la figure de son arrière-grand-père. Mais, en fait, le protagoniste est plutôt le truchement direct des sentiments de l'auteur, qui se décrit, à table, au bal, à la chasse, etc.

Ce roman prodigieux est d'une grande beauté, par l'ampleur de la vision romanesque ainsi que par la qualité du style.

Il suscita toutefois quelques objections : d'une part la similitude du thème et de l'inspiration avec l'un des grands livres de la littérature sicilienne, *'Les vice-rois'* de Federigo de Roberto (1894), malheureusement gâté par une écriture trop précieuse ; d'autre part, le rôle tenu dans la mise au point finale du manuscrit par son éditeur, Giorgio Bassani, lui-même écrivain des plus distingués qui, dans ses propres livres, révéla ultérieurement une sensibilité fort proche de celle qui se manifeste dans *'Le guépard'*.

Le livre ne parut qu'au lendemain de la mort de Tomasi di Lampedusa. Il connut un succès éclatant en Italie et à l'étranger, obtint le prix Strega en 1959.

Ce succès fut prolongé par la somptueuse adaptation cinématographique qu'en fit Luchino Visconti, avec Burt Lancaster, Alain Delon, Claudia Cardinale, Paolo Stoppa, Serge Reggiani. Visconti parla de cet *«énième déguisement historique d'un immobilisme constant»*.

En 2007, une nouvelle traduction française, signée Jean-Paul Manganaro, restitua la beauté chatoyante de la langue du prince romancier, envoûtante comme ces *«parfums onctueux, charnels et légèrement putrides»* qui flottent pour l'éternité dans le jardin Salina.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa est mort à Rome le 23 juillet 1957.

Homme d'un livre, il fut un «cas» célèbre des lettres italiennes.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)